

ON EN
parleFRÉDÉRIC BOYER PREND LA RELÈVE
DE PAUL OTCHAKOVSKY-LAURENS
DÉCÉDÉ LE 2 JANVIER
DANS UN ACCIDENT DE VOITURE.

Un écrivain PDG de P.O.L

Antoine Gallimard a nommé l'écrivain Frédéric Boyer PDG des éditions P.O.L, suite à la mort de leur fondateur, Paul Otchakovsky-Laurens. Ancien élève de l'École normale supérieure de Fontenay-Saint-Cloud, Frédéric Boyer était jusqu'à pré-

sent directeur éditorial chez Bayard. Il y avait notamment dirigé en 2001 le chantier de *La Bible*, nouvelle traduction par des exégètes et des écrivains contemporains, Emmanuel Carrère, Florence Delay, Jacques Roubaud, etc. Mais c'est chez

P.O.L qu'il a publié l'ensemble de son œuvre, une trentaine d'ouvrages, romans, essais, poèmes. En 1993, il avait reçu le prix du livre Inter pour *Des choses Idiotes et douces*. L'Académie française décerna un prix à sa traduction qui a fait date des

Confessions de saint Augustin (*Les Aveux*, 2008). En avril, il publiera un recueil de poèmes en hommage à sa compagne disparue, la psychanalyste Anne Du-fourmantelle, *Peut-être pas immortelle*. Le voilà donc directeur de la maison où il est auteur. A. L.

DOCUMENT
littéraire

Un bréviaire lumineux

XAVIER GRALL Réédition d'un livre oublié de l'écrivain breton mort en 1981 dans lequel il chante sa terre natale et célèbre Dieu à travers des confessions adressées à ses cinq filles.

THIERRY CLERMONT
tclermont@lefigaro.fr

« **X**AVIER GRALL est une sentinelle sur le granit de Bretagne. Il prévient des grandes marées. L'inconnu me dévore supporte le mauvais vent de noroît. Il est de ces livres qu'on ne laisse jamais s'éloigner. Qu'on emporte avec soi comme une lampe-tempête. Il y a trop de lumière pour craindre la nuit. » C'est avec justesse et une belle sensibilité que Pierre Adrian (Prix des Deux Magots pour *La Piste Pasolini*) nous présente ce bijou oublié de Xavier Grall. Il précise : « Il faut aussi des hommes pour trouver la consolation. Oui, ce livre m'a consolé. Il me console encore. »

Poète, écrivain et journaliste (à *La Vie* et au *Monde*), Xavier Grall (1930-1981), fasciné par Rimbaud et Kerouac, n'est connu que d'un petit cercle d'admirateurs, à l'image d'un Jean Réverzy, d'un Emmanuel Bove ou d'un Paul Gadenne, et ce n'est qu'injustice. Espérons que *L'inconnu me dévore* sortira du purgatoire de la postérité ce barde catholique à la plume scintillante.

Dans ce petit livre (par le format), véritable « cri du monde », il s'adresse à ses cinq filles, qu'il appelle ses « Divines », en célébrant la vie, l'amour et la Création. Nous sommes à la toute fin des années 1960 (l'ouvrage ne sortira qu'en 1984). Quelques années auparavant, il avait écrit : « Cette époque

va mettre son âme au frigo. » Que ne dirait-il aujourd'hui, en ces temps d'hypertrophie de l'ego et de l'asservissement par les images ?

« La rage des goélands »

Ici, Xavier Grall enchaîne les conseils, les recommandations, les avertissements et les mises en garde contre les idéologies, la lai-

deur et la bigoterie, dans cet ouvrage articulé en cinq volets, qu'il appelle « méditation, confessions placées sous le signe de Dieu ». Ainsi : « Par les nuits tombées, aimez à regarder les étoiles. Ce firmament éclaté de fulgurance appelle le Père qui s'est retiré dans les régions obscures. » Et plus loin : « Mes filles, vous aimerez cette ter-

re jusqu'à la passion (...) Tous ces voyages que je n'ai pu accomplir, et ces pèlerinages, puissiez-vous les accomplir en mon nom. » Avant d'ajouter : « Tout est fabuleux pour qui sait regarder. La fraîcheur du regard est le commencement de la sainteté. Détournez-vous des gens masqués et de l'imbécillité des aveugles. »

Au fil des pages de *L'inconnu me dévore*, l'écrivain - qui n'a cessé de chanter sa terre d'Armorique et la gloire de Dieu - regarde sa vie passée, se penche sur son « enfance étouffante », rend hommage à son frère mort prématurément, tout en convoquant Villon et Tolstoï, Max Jacob et Saint-Pol-Roux (« Juifs et Celtes de la mer crucifiés sur la sinistre croix nazie et que leur nom soit sanctifié »). Il nous confie : « J'ai tout aimé : les ports gonflés de rêves. Anvers, Amsterdam, ces grands pommons du Nord, ces coques de fer sur le doux clapot des vagues, ces cargos gorgés de richesses et cette animation insensée des peuplades sous la rage des goélands. »

Trois ans après avoir écrit ce bréviaire entêtant et enchanteur, Xavier Grall quittait la région parisienne pour s'installer avec sa famille dans les environs de Pont-Aven, au cœur de sa Bretagne adulée, précisément à la ferme de Bossulan. Cette terre charnelle qu'il avait célébrée dans ses vers. « Nous referons cette Cornouaille mortelle / Secrètement dans le lit des hautes herbes / Et ton corps aux semences mélangé / Engendrera tout un pays de fougères et de genêts. » Une réédition salutaire et chaleureusement recommandée. ■

Xavier Grall
et sa famille
à Bossulan,
près de
Pont-Aven.
ARNAUD CARETTE

L'INCONNU
ME DÉVOREDe Xavier Grall,
Ed. des Équateurs,
148 p., 13 €.

L'AMOUR APRÈS

De Marceline
Loridan-Ivens,
avec Judith
Perrignon,
Grasset,
164 p., 16 €.

Si c'est une femme...

MARCELINE LORIDAN-IVENS La rescapée d'Auschwitz-Birkenau raconte la difficulté d'aimer après les camps.

MOHAMMED AÏSSAOUI
maissaoui@lefigaro.fr

CHACUN MOT nous apprend sur l'indicible expérience : l'amour après Auschwitz. Marceline Loridan-Ivens avait livré, il y a trois années dans *Et tu n'es pas revenu*, un bouleversant témoignage. En février 1944, à quinze ans, elle est arrêtée avec son père lors d'une rafle. Déportée à Auschwitz-Birkenau, elle subit l'horreur des camps et parvient à survivre tant bien que mal. Son père, lui, ne reviendra jamais. Soixante-dix ans plus tard, elle lui a adressé une lettre, rédigée avec la

complicité de Judith Perrignon. Le duo recomposé publie *L'Amour après*. Derrière la sobriété du titre, il y a un sujet rarement traité. Combien il est difficile d'aimer et de se laisser aimer, comment désirer, s'abandonner dans les bras d'un homme, prendre du plaisir quand on a été déportée à quinze ans ? Marceline Loridan-Ivens, née Rozenberg, quatre-vingt-neuf ans, en parle sans tabou.

Tout démarre quand elle retrouve ce qu'elle appelle sa « Valise d'amour ». Une valise bien chargée. Elle contient des lettres, des dessins, des documents échangés avec les hommes qui ont accompagné sa vie, ceux d'un jour, ceux

pour toujours. Elle en a oublié certains, s'étonne de telle missive, sourit à une autre. Les souvenirs refluent. On lit six pages de haute volée, enflammées, qui commentent ainsi : « Vendredi 23 heures, chère Marceline... » Elle ne se rappelle pas l'année. L'expéditeur se nomme Georges Perec. « J'étais l'enfant déportée (...). Tu étais l'orphelin caché devenu écrivain », commente-t-elle. Elle dit à l'auteur de *W ou le Souvenir d'enfance* : « C'est la jeune survivante, en moi, que tu aimais, Georges. J'étais les yeux qui ont vu, le corps qui a survécu, j'aurais pu te raconter Birkenau où ta mère est morte avant que je n'y arrive. Mais je fuyais ce

trou noir, je ne pouvais pas l'éclairer pour toi. » D'autres pages sont nourries par « l'écriture serrée » d'Edgar Morin. Avec lui, comme avec les autres, les affaires de cœur et de corps seront compliquées.

Le plaisir, le fantasme,
l'abandon

Car tout cela raconte cette impossibilité à nouer une relation normale, « après... ». Quand l'esprit veut oublier, continuer à vivre, passer à autre chose, le corps, lui, résiste. Comme pour pouvoir tout raconter - et en cela le livre est d'une incroyable précision, Marceline ne cherche pas à cacher quoi que ce soit -, la rescapée, qui a ten-

té à deux reprises de mettre fin à ses jours, dit souvent « je », mais passe parfois par un « elle » - « Elle ne sent rien, son corps ne frémit pas, ne s'excite pas sous les caresses insistantes. » Elle écrit avoir découvert son corps en même temps qu'elle le savait condamné. « Il m'a fallu du temps pour comprendre que le plaisir vient du fantasme, puis de l'abandon. [...] Je ne sais pas lâcher prise, je n'aime pas qu'on me touche, je n'aime pas me déshabiller. »

De ces 157 pages denses, il faudrait surligner chaque ligne, citer chaque phrase. Et saluer le travail de Judith Perrignon - une belle plume, une écoute exceptionnelle - qui sublime les mots de Marceline. ■

MARQUE-PAGES

En compagnie de quelques fantômes célèbres

LES UNS, LES AUTRES

Ouvrage collectif,
Robert Laffont,
collection
« Les Passe-murailles »,
188 p., 17 €.

C'est une anthologie comme on aimerait en lire plus souvent. D'abord parce qu'elle réunit douze auteurs de qualité, de Nathalie Azoulai à Martin Page, en passant par Patrick Besson, Arnaud Cathrine, Jean-Michel Delacompète, Cécile Ladjali...

Ensuite parce que l'idée qui les réunit a beau n'être pas nouvelle - chacun imagine une rencontre

guider par ses désirs. Pas forcément tout lire de manière chronologique, mais piocher, ici et là. Partir, par exemple, avec Jean-Paul Enthoven sur les traces d'Aragon et tenter d'en déchiffrer les énigmes.

Se poser un instant avec Cécile Ladjali sur la tombe de Baudelaire et se retrouver à discuter avec son fantôme. Se rendre au Japon avec

L'Observatoire

La philosophie
et la physiqueÉTIENNE
KLEINMATIÈRE
à contredire